

# **DÉCLARATION ORNITHOLOGIQUE D'UN DEVENIR IMAGINAIRE HUMAIN**

La déclaration qui vient est volontairement publiée avant la date de publication officielle, prévue pour dans longtemps, sans que toutes les entités contributrices aient pu cependant vérifier minutieusement la véracité du contenu, et cela pour des motifs évident de santé physique et mentale du vivant et tout particulièrement du vivant ailé, pour ne pas dire ornithologique, pour ne pas citer les oiseaux, ou du moins ceux qui restent. Toute ressemblance avec des faits faux, imaginaires ou réels est totalement inconsciente, mais de manière voulue. Ceci dit, l'inverse fonctionne aussi.

[PRÉAMBULE]

Je ne dirai pas, ici – tant et si bien qu’il y ait encore un sens aujourd’hui à commencer par le pronom personnel chef de colonne, indien et survolté, ouvrant la marche à ce qui désigne, ainsi qu’aux métamorphoses des actions en images – la Science.

Je dirai : ici, la Connaissance.

Car il s’agit précisément de cela aussi, faire connaissance. Se retrouver dans un espace défini par avance, se donner rendez-vous et, à la fois, tenter de connaître, c’est-à-dire bâtir un imaginaire, et tenter de se connaître, c’est-à-dire défaire un masque.

Toute rencontre ou découverte – il en va de même pour les rendez-vous, quels qu’ils soient – commence par l’attente...

Souvent je me suis trouvé de bonne heure dans les lieux encore vides qui servirent de contenants aux rencontres.

## [PREMIÈRE ARTICULATION : BOURDON]

J'attendis, suspendu au temps, dans l'air glacial du matin prisonnier des montagnes.

Contemplation d'un ciel clair sans nuages porteurs de pluie (chômage technique du Grand Pluviomètre en Laiton sur le toit, abandonné à une solitude forcée par l'absence du Grand Radar de Pluie, nez-en-l'air, tête-dans-les-nuages, parti récemment vers d'autres langues) ; ciel clair sans autres objets non identifiés sur l'écran récepteur de données, vivants ou simulacres du vivant, portant des ailes et variants les pluies (de la goutte de guano au déluge de feu) ; non, rien de tout cela ; sereine contemplation possible.

*ciel, je te connais, puisque je te vois. mais que vois-je lorsque je te regarde ? ce n'est qu'une portion de ciel. qui s'ouvre à moi. j'entends un léger bourdonnement.*

quelque chose s'effondre  
ou quelqu'un  
je ne sais pas bien où  
je ne sais pas bien quand

## [DEUXIÈME ARTICULATION : OISEAUX]

Cette connaissance – celle qui, toujours, m'échappe et revient dans les mots des autres, ou leurs regards, ou leurs façons d'ouvrir une porte quotidienne – m'étonne.

Et j'ignore toujours la nature de cet étonnement : massage venu du chant, détonation (fracas destructeur de missile ou manque de goût hurlant ; ce qui pour les couleurs, par exemple, attirerait l'attention envers les choses qui en apparence ne vont pas bien ensemble), ou quelque autre onde sonore qui s'éteint, par sa persistance (creusant son sillon dans le silence), à une oreille trop prise par les bruits courants – klaxon, notification stridente, paiement sans contact, frein du métro, râle de l'invisible qui dort au creux du caniveau, chien qui couine, sirène – ou alors, juste un bourdonnement...

*ciel, quand puis-je dire de toi que je te connais ? je connais cette équation, ce visage (le tien), ces voix ; je connais le modèle pour l'avoir observé (mais n'est-ce pas lui qui me regarde lors même que j'essaye d'en peindre l'image), le soleil couchant qui caresse tendrement les montagnes*

*blanches en guise d'au revoir, devenues roses par tant d'attention portée à leur sourire – immaculée dentition. oui, je connais tout cela parce que je l'ai observé ; mais voilà que tout ce que je connais est absorbé par la fine pellicule sous ma peau et derrière ma rétine ; quand j'entends battre mon cœur je sens cette membrane qui frémit. elle produit un son qui part et revient, un son qui sonde l'espace vide entre les atomes. membrane musicale chantant la vie qui passe devant mes yeux, ma mémoire relaye cette vie et m'offre des images. je ne connais, en réalité, rien de tout cela. rien que sa représentation. j'observe les images de ce que je crois connaître sans parvenir toujours à distinguer ce que je vois de ce que je voudrais voir.*

deux oiseaux sifflent sur une branche  
l'un deux s'interrompt  
puis reprend

tu disais ?, dit l'autre  
quelque chose s'effondre, n'entends-tu pas ?, dit  
l'oiseau premier  
scie scie  
quoi si ?  
non je dis scie, dit le second sifflant avec plus  
de précision  
ah oui scie

voilà que les oiseaux se comprennent  
la branche craque  
et tombe  
les deux oiseaux auraient pu s'envoler s'ils  
avaient eu des ailes  
mais ils n'existent déjà plus

### [TROISIÈME ARTICULATION : ROSE]

Aujourd'hui je fais connaissance avec des humains qui entendent le bourdonnement, nous parlons peu mais nos silences restent éloquents. Faire connaissance ce fut aussi dévoiler pudiquement et à bonne distance que la politique hors du sensible perd ses sens.

*ciel, et ton amant ? oui, car même dans les moments les plus formels (et ce fut loin d'être notre cas) la part en trop – celle qui a soif de connaissance – finit toujours par prendre la parole, hors de toute prédiction possible, et se dévoile. après tout, parmi les humains, aura existé celui ou celle capable de prendre soin d'une rose à côté d'un camp. étonnamment.*

## [QUATRIÈME ARTICULATION : RÉVOLUTION]

Quelque chose de ce bourdonnement rappelle la détonation lumineuse en forme de champignon – silencieuse d’abord puis meurtrière – qui fit croire que par la guerre, la guerre prend fin ; que le progrès scientifique n’est qu’aubaine lorsqu’il danse la valse cavalière avec l’avancée technologique sur des airs de Marché ; chanson qui sembla vieillotte n’était que la menace est resservie à chaque conflit, comme un plat réussi par un cuisinier hésitant, et qu’aujourd’hui le foyer de ce qui tremble sous le ciel qui pleut du feu a changé de nom, de lieu, mais l’odeur reste la même...

Les Radars et les GPS parviennent à localiser des cibles dans l’« ÉtatQuiN’existePas », étonnamment...

L’industrie du progrès est encore aujourd’hui au service de la destruction du monde.

Étonnamment ? Je ne sais pas.

Encore une fois le masque tombe dans le fracas et détruit tout sur son passage : cette fois encore c’est loin du ciel que je regarde, ce n’est pas encore moi qui suis regardé d’en haut par les avions chargés de bombes, crème du développement technique.

*ciel, il est difficile de s’étonner lorsque l’obscénité est réduite au banal et qu’une bouche s’ouvre à la prolifération de mots sans vergogne (et sans responsabilité) démultipliés à l’envi sur mille et mille écrans pour ne réduire un crime qu’à un fantasme sécuritaire (souvent les plus agressifs) et refermer la porte de la conscience comme on referme celle du frigo sur un pot de yaourt à peine périmé.*

quelque chose s’effondre et c’est le langage (le vivant n’a pas besoin de lui sauf quand il prend le nom d’humain) et de sa faille peut naître quelque chose à condition de bien vouloir l’entendre crier et tonner,  
clair et voluptueux, son Chant du Signe

d’un effondrement l’autre se fait une révolution

## [CINQUIÈME ARTICULATION : JEU]

Je dirai ici l'Image, qui voudrait être vue les jours des mauvaises nouvelles. L'Image érecte au creux de ma paume.

*un jeu. un jeu qui nous fait jouir d'une opposition conventionnelle. se retrouver dans un espace défini par avance, se donner rendez-vous et, à la fois, tenter de connaître, c'est-à-dire bâtir un imaginaire, et tenter de se connaître, c'est-à-dire défaire un masque. un jeu qui commence par un service. un service regardé par d'autres qui rendent le jeu possible par leurs présences. un jeu public. un service public pour un jeu public. un jeu sérieux, mais un jeu toujours, rendu possible par un service public qui ne se défile pas devant sa responsabilité : l'éblouissement du geste technique qui suspend le temps et la respiration (ça y est je suis vivant !), ou juste un étonnement. un jeu public amorcé par un service public qui ne se prend pas pour une fin en soi mais comprend que l'éblouissement n'a de sens que lorsqu'il permet ce jeu, alors que la luminescence devient fade lorsqu'il se prend lui-même pour un produit. un jeu basé sur l'échange d'une monnaie symbolique, parfois une balle, parfois un geste, parfois une parole. Une monnaie qui ne se connaît pas elle-même, une monnaie indifférente, une monnaie divine qui – si elle devait être infinie et absolue – ne serait pas pour autant accessible à nous autres êtres limités. c'est pour cela le jeu, précisément. écarter la limite.*

« Les mathématiques sont un jeu dont il s'agit de comprendre les règles »

Le langage est un jeu

La science est un jeu

La connaissance est un jeu

Et c'est un jeu que de connaître

## [SIXIÈME ARTICULATION : VIOLON]

Encore une fois l'étonnement bouscule.

Tu t'étonnes ?

Encore...

Mais ce mot – encordé à la mortelle habitude qui blase son hôte – ne deviendra pas ici le crachat à la gueule des dignes qui cherchent toujours le moyen de raconter une histoire autrement qu'en se laissant bercer par « le pire est certainement le mieux qui puisse nous arriver » (jamais dit, toujours pensé – ou désiré).

Non, tu t'étonnes encore comme le violon de Grothendieck sorti du ghetto scientifique qui peut encore être joué ; tu t'étonnes encore comme on entonne tout bas, presque murmurée, une chanson de résistance passée de génération en génération – l'air se fossilise dans un imaginaire

spectaculaire-marchand mais les intervalles entre les notes restent intouchables, on ne peut pas pervertir tous les silences – ou comme un foulard dont les trames chantent une histoire qui essaye désespérément d'exister.

L'étonnement qui offre le courage de se souvenir chaque matin et chaque soir que les massacres et les révolutions ne sont pas encore terminés... (mai, juillet ou octobre...)

l'aventure humaine, dit l'oiseau, est absurde si elle se prend au sérieux  
mais réserve-toi une part d'attention pour les choses  
et les êtres  
et les valeurs qui comptent  
qui sait ?  
tu pourrais peut-être réaliser que les rivières sont des arbres couchés dont l'eau (ou les feuilles) embrasse les possibilités multiples  
tu es en vie  
tu as le privilège de pouvoir encore essayer après tant de ratages  
c'est-à-dire que tu peux encore continuer à t'étonner

survivre à un malheur, continua-t-il, c'est aussi la responsabilité de reconstruire  
quelques brindilles ne font pas un nid mais peuvent en appeler le dessein

La conférence scientifique dura quelques minutes et fut close comme elle commença, par un battement d'ailes.

Il n'y avait rien à ajouter.

## [SEPTIÈME ARTICULATION : LAMPADAIRE]

Légalement hébété je ne me rendis point compte qu'en partant j'avais oublié mes clés (comment l'aurais-je pu après tant de joie ?)

*ciel, tu changes sans arrêt, c'est-à-dire constamment. quand puis-je dire que nous avons fait connaissance ? la membrane chante l'impression. tout ce qui me reste.*

Échange télévisuel surréaliste où la Parole se joue de ses interlocuteurs (deux masques qui se bornent à penser sans le savoir que la norme n'est pas problématique) et se dévoile dans l'inconscience des bouches qui s'ouvrent et se ferment comme des accordéons d'un bal forain au service de la Patrie, de la Nation ou de l'Organisation. Car depuis longtemps la Science a servi à la Politique pour lui permettre de se justifier :

- Croyez-vous que les machines aident l'humain à observer ?
- Je ne crois rien.
- Rien ou plus rien ?
- Dans les deux cas c'est un luxe... ou une grande souffrance.
- Mais la science ne finit-elle pas par croire elle aussi lorsqu'elle ne sait pas ?
- Évidemment, même si c'est douloureux pour elle de l'admettre...
- Que se passe-t-il alors ?
- Elle se limite à ce qu'elle peut éclairer.

Je revins sur mes pas lorsqu'il faisait déjà noir et me mis à chercher. Heureusement un lampadaire, ô fortune amie, éclairait ma démarche.



[DÉAMBULE : DEUX VOIX – POLYPHONIE]

*tu étais déjà en train d'observer la première fois que je suis passée.  
tu regardais tes pieds ou à côté.  
légèrement recroquevillé.  
je me souviens du froid et d'avoir pensé  
– par ce temps, rester immobile à observer le sol, il faut être fou ou passionné.  
je t'oubliai aussitôt après t'avoir dépassé.  
ma promenade fait le tour du bosquet et une heure plus tard  
(il faisait toujours plus noir)  
je repassai devant le lampadaire où tu étais toujours.  
regardant tes pieds ou plus loin.*

- *Tu cherches quelque chose ?, t'ai-je demandé*
- *Bonsoir, oui, mes clefs, t'ai-je répondu cachant mal une vive inquiétude*
- *Je peux t'aider ?*

*nous avons cherché ensemble encore une heure.  
il faisait froid.  
mais la solidarité chauffe le cœur et allume la flamme du courage.  
aucune trace de tes clés.*

- *Il me semble que j'ai observé partout avec attention, t'ai-je enfin dis, je ne vois rien.*
- *Moi non plus, t'ai-je répondu.*
- *Tu es sûr que tu les as perdues ici ?*
- *Non, je les ai perdues dans le bois, t'ai-je répondu, mais ici il y a de la lumière.*

La déclaration qui vient a été recueillie par  
Jules Benveniste  
scribe désigné pour un court laps de siècle  
mi-humain, mi-loup, mi-chien